

UNE VRAIE FAMILLE

Du même auteur

La Ronde des innocents

Les Nouveaux Auteurs, 2010
et « Points Thriller », n° P2627

Les Cendres froides

Les Nouveaux Auteurs, 2011
et « Points Thriller », n° P2830

Le Murmure de l'Ogre

Seuil, 2012
et « Points Thriller », n° P3143

Sans faille

Seuil, 2014
et « Points Thriller » n° P4000

VALENTIN MUSSO

UNE VRAIE FAMILLE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

© Éditions Gallimard, pour la citation des *Nourritures terrestres*
d'André Gide qui apparaît à la page 13

ISBN 978-2-02-123772-6

© Éditions du Seuil, octobre 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Prologue

À 10 h 18, il franchit le porche d'entrée et pénétra dans la cour d'honneur de l'université.

Si les touristes désireux d'admirer la chapelle et les vieux bâtiments en pierre de taille se faisaient refouler à longueur de journée par le vigile, lui était passé sans encombre. Avec son jean, ses sneakers, ses lunettes à monture écaille de tortue et son sac à dos, il n'était qu'un étudiant parmi d'autres. Invisible.

Un nuage se déchira, le soleil vint frapper la cour d'une lumière vive, presque surnaturelle. Il y vit un signe d'encouragement.

Il suivit du regard deux pigeons qui finirent par se poser sur le parvis, à quelques mètres de lui. Ils lui apparurent comme deux anges descendus du ciel pour célébrer sa mission.

Plusieurs étudiants étaient assis sur les marches, en bordure de la galerie. Leurs silhouettes se découpaient devant ces étranges peintures murales qu'il avait eu si souvent l'occasion d'observer. Elles représentaient des hommes à cheval avançant bravement sous les étendards, au son des fifres et des tambours. Un cortège en liesse les suivait. Il était seul, mais il traversa la cour aussi fièrement que ces chevaliers. Pas d'épée ni de bouclier à la main. Il avait mieux que ça.

Une ou deux têtes lui étaient familières. Sans doute avait-il été assis un jour à côté de ces garçons dans un amphithéâtre. Peut-être leur avait-il déjà parlé, peut-être aurait-il pu devenir ami avec eux.

Qu'importe... Ils n'étaient plus aujourd'hui que des êtres noyés dans un parfait anonymat.

Il entra par la façade nord et se retrouva dans le grand vestibule à arcades, orné de statues des grands hommes du passé. Le cadre était solennel, grandiose, à la hauteur de l'acte qu'il allait accomplir.

Dans son sac à dos, ni livres ni mémoire de recherche. Seulement un pistolet semi-automatique dix-sept coups. Six cents grammes. Canon et culasse en acier. Poignée en polymère. Une arme qu'il n'avait jamais utilisée que sur des cibles dans les stands de tir.

Il resta immobile, planté au centre du hall. Quelques personnes passèrent devant lui en le dévisageant. Il ne leur prêta aucune attention. Des images s'animent dans sa tête. Il se représentait les visages suffisants des psychiatres médiatiques qui défileraient le lendemain sur toutes les chaînes nationales pour débiter des discours définitifs censés expliquer son geste.

Les battements de son cœur s'accéléraient mais il n'éprouvait pas de panique. Il se sentait bien, au contraire, les sens aiguisés par l'excitation.

Il s'engagea dans le couloir qui longeait la bibliothèque. C'est là que son instinct lui disait d'aller. Il lui suffisait d'écouter la voix... De suivre les instructions.

À 10 h 40, quelqu'un hurla. Ce fut un cri étrange, asexué, qui ne traduisait rien d'autre qu'un effroi hébété. Une plainte incongrue qui déchira la quiétude habituelle du lieu.

Des têtes se levèrent. Des yeux cherchèrent l'auteur du hurlement plus que ce qui l'avait provoqué. Il y eut un moment de flottement, de ceux où l'on ne sait pas bien à quoi se raccrocher... Comme si ce cri d'alerte pouvait augurer du pire ou n'être en définitive qu'un simple canular.

L'individu tenait son arme à bout de bras, vers un point invisible. Il avait reculé la culasse pour engager la première balle dans la chambre. Les autres suivraient toutes seules. L'intérêt d'un semi-automatique...

Son regard amorça un panoramique et s'arrêta sur sa première cible. Il l'ignorait, mais sa victime s'appelait Maxence. Inscrit en licence de lettres, deux ans d'avance, très doué quoique enclin au dilettantisme, enfin, pour ce qu'en disaient ses parents...

Pas de chance, coup du sort, on pensera ce qu'on voudra, Maxence n'aurait pas dû se trouver là. Il avait fêté son dix-huitième anniversaire la veille, avec des amis, jusque tard dans la nuit. Dans un monde idéal, il aurait dû être encore au lit, dans le studio en mansarde qu'il louait près du canal Saint-Martin, lové dans les bras de sa copine, une chouette fille, vraiment. Oh, elle l'avait bien supplié de rester au pieu avec elle, lui promettant même un marathon torride sous la couette une fois qu'ils auraient complètement dessaoulé, mais les partiels approchaient et il avait déjà manqué trop de cours. « Je dois y aller. » Cette fois, il était décidé à réagir. À 18 ans, il faut bien prendre quelques bonnes résolutions. TD de littérature comparée. « Modernité du genre romanesque. Entre fiction et critique. » Un truc dans ce genre... Il ne se souvenait plus très bien... Il n'avait pas encore l'esprit assez clair. S'il avait su...

Maxence n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Qu'est-ce qu'il fout, ce mec ?

Il n'esquissa pas le moindre geste de défense mais fixa au contraire son agresseur d'un regard vitreux que quelques heures de mauvais sommeil n'avaient pas réussi à effacer.

Dans la caisse de résonance que formait le couloir voûté, la détonation retentit à vous en vriller les tympans.

Maxence ne souffrit pas, contrairement aux autres après lui. Ce fut à peu près la seule veine qu'il eut ce jour-là. La première balle tirée par le 9 mm fit exploser l'os frontal – dans la foulée, l'os pariétal éclata en mille morceaux, « effet de blast », dirait le légiste – avant de tout dévaster dans le cerveau. Un vrai carnage.

Il y eut un mouvement de panique.

Quelque chose de bêtement désordonné.

On pourrait penser que, lorsqu'un dingue se tient devant vous un pistolet à la main, tout le monde autour a la présence d'esprit

de fuir pour se mettre à l'abri. Ça, c'est la théorie, mais dans la pratique... La plupart s'échappèrent vers le vestibule ou s'engouffrèrent dans le large escalier qui menait aux départements de lettres et d'histoire. Eux s'en sortirent.

Avec le chargement automatique des balles, il aurait facilement pu dézinguer encore deux ou trois types dans le couloir. Il préféra compter intérieurement les visages apeurés que croisaient ses yeux, comme on effeuille une marguerite.

Je t'aime, un peu, beaucoup, à la folie, passionnément, pas du tout.

Pan !

Deuxième cible.

Petite, mignonne, cheveux en chignon, lunettes à grosse monture, robe en tweed à carreaux un peu démodée. Comme Maxence, elle n'avait pas bougé d'un iota. Pas de nuit blanche pourtant. Pas un milligramme d'alcool dans le sang. Une étudiante modèle, qui n'avait pas loupé un cours depuis la rentrée. Elle était demeurée pétrifiée, tout simplement. Il y avait quelque chose de pathétique dans son regard : on aurait dit qu'elle avait renoncé d'avance, que toute tentative de fuite lui avait paru inutile, qu'elle s'offrait au tueur en victime consentante. Il y a des gens comme ça...

Deux balles tirées à moins de trois mètres lui perforèrent la poitrine au niveau de l'hémithorax antérieur droit. Elle fut projetée en arrière. Son corps s'écrasa sur le marbre luisant dans un bruit sourd.

Déclarée en état de mort encéphalique quarante-huit heures après son arrivée à l'hôpital. Une semaine de coma. Les médecins ne feraient pas de miracle.

Plus personne dans le couloir. Encore sous l'effet des décharges d'adrénaline, l'individu se mit à gravir lentement l'escalier. Quelque chose montait en lui comme une lame. Le sentiment d'une toute-puissance démiurgique. Le pouvoir de tuer ou d'épargner. Une jouissance qui était pourtant loin d'avoir atteint son paroxysme.

Dans la galerie à l'étage, il ne croisa qu'un garçon de son âge. Caricature du petit-bourgeois des beaux quartiers. Visage suffisant,

chino à la mode, cardigan Melindagloss, belle écharpe couleur rouille... D'où sortait-il ? Comment avait-il pu rester sourd aux cris de panique ? Pourquoi n'avait-il pas emboîté le pas de ceux qui s'enfuyaient ?

Son assurance, il la perdit vite pourtant. Quand il comprit que ce type en face de lui n'avait pas un jouet entre les mains, il tourna les talons et se mit à courir comme un dératé en patinant sur le parquet lustré.

Sa fuite avait un côté comique et son agresseur ne put s'empêcher de sourire en pressant la détente.

Trois balles cette fois, tirées dans le dos. Il ne voulait pas le louper, celui-là. L'étudiant s'affala au sol dans un mouvement grand-guignolesque, bras en croix, fauché comme un lièvre qui bondit dans un pré.

Il éprouva cependant moins d'ivresse. Il avait tiré de façon mécanique, comme s'il se contentait d'accomplir un simple devoir, de jouer son rôle. Ses artères pulsaient moins vite. Plus de tremblement au bout des doigts. Déjà son plaisir commençait à s'émousser. Il devait passer à la vitesse supérieure, ne plus faire dans la dentelle. D'autant que le temps risquait de lui manquer.

Il dépassa le corps de sa troisième victime sans un regard. En remontant le couloir, il s'assura que sa parka contenait bien les chargeurs. Deux. Plus les quatre autres, qu'il extirpa de son sac pour les fourrer dans ses poches encore vides. Plus d'une centaine de balles en tout...

Au bout du couloir, il s'arrêta devant le grand amphithéâtre sur sa gauche. Sa montre indiquait 10 h 48. Son organisation était parfaite. Le cours magistral d'histoire... Sans doute le plus fréquenté de la journée.

Il percevait clairement à travers la porte à hublot un brouhaha inquiet ponctué de petits sanglots de peur, de déplacements précipités et hâtifs dans les gradins.

Il était attendu.

UNE VRAIE FAMILLE

Une bonne âme avait-elle eu le courage de venir donner l'alerte ?
À moins que les cris venant du rez-de-chaussée n'aient suffi.

Il n'approcha pas son visage de la vitre pour scruter l'intérieur.
Il devait agir d'instinct, être capable de s'adapter à toutes les situations.

Il entra. Calmement. Sans gestes précipités.

Les battants se balancèrent quelques secondes derrière lui.

Un témoin resté dans le couloir aurait pu entendre, à peine assourdis par la porte fermée, les hurlements d'horreur qui accompagnèrent les rafales de coups de feu.

Jusqu'à épuisement des balles.

Jusqu'à ce que le tumulte retombe pour faire place à des râles et des pleurs qui formaient une étrange musique envoûtante.

Encore quelques secondes et une ultime détonation, séparée de celles qui avaient précédé, se fit entendre. Une négligeable réplique après un séisme majeur.

La dernière balle que le tueur, enfin repu de son carnage, tirerait aujourd'hui.

Dans sa propre bouche.

PREMIÈRE PARTIE

François

Ne demeure pas auprès de ce qui te ressemble. Rien n'est plus dangereux pour toi que ta famille, que ta chambre, que ton passé.

André Gide, *Les Nourritures terrestres*

Lorsqu'il le vit pour la première fois sur le bord de la route, à la sortie de Quimperlé, François écoutait des lieder de Schubert. Les poèmes de Mayrhofer... Mathilde les trouvait trop déprimants, si bien qu'il ne mettait le CD que quand il était seul dans sa voiture. C'était pourtant elle qui lui avait offert ce disque pour Noël, deux ans plus tôt.

Tandis qu'il conduisait, l'inconnu passa fugacement dans son champ de vision : un jeune homme de grande taille, fluet, debout derrière une pancarte faite d'un simple morceau de carton que François n'eut pas le temps de lire.

Un auto-stoppeur ? Un touriste ? Il n'en avait pas vraiment l'air. On aurait dit qu'il faisait partie du décor, aussi figé qu'un panneau indicateur. Vaguement intrigué, François jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, où la silhouette réapparut un instant avant de s'évanouir dans le virage. La scène ne dura que quelques secondes et il ne devait plus y repenser durant le trajet.

D'ailleurs, il ne penserait à rien de précis. Il se laisserait bercer par la voix de la mezzo-soprano en cherchant, comme à chaque nouvelle écoute, à décrypter un ou deux vers supplémentaires. Il avait fait de l'allemand au lycée. Pas assez néanmoins pour saisir toutes les subtilités de cette langue. Le poème parlait d'une étoile solitaire dans le ciel. L'étoile fidèle de l'amour qui se désolait en silence. C'était à peu près tout ce qu'il comprenait.

En remontant l'allée de sa propriété, un quart d'heure plus tard, François fut frappé par son aspect. L'hiver avait été si pluvieux et maussade qu'avec les premiers rayons de soleil cet environnement familier lui apparaissait sous un jour nouveau : les haies avaient recouvré leur liberté, des herbes folles envahissaient la pelouse qui avait crû en prairie et les arbres réclamaient leur taille annuelle, qui se faisait désirer.

Les quelques menus travaux de jardinage qu'il avait entrepris les dernières semaines n'avaient pas eu d'effets visibles. Il n'avait pas oublié les yeux effarés que Mathilde avait levés au ciel quand il avait exhumé ses outils de la remise. Depuis, elle le taraudait pour qu'il ne fasse pas d'efforts inutiles et qu'ils prennent enfin un jardinier.

Un jardinier... Il se contentait d'acquiescer mais ne revenait jamais sur le sujet. S'ils avaient choisi d'acheter cette longère et ses quatre mille mètres carrés de terrain, ce n'était certainement pas pour regarder un parfait inconnu cultiver leur potager ou tailler les haies à leur place. Et puis, qu'aurait-il fait de ses journées ? Il n'avait aucune envie de les passer enfermé dans la bibliothèque à lire ou à travailler.

Quand ils avaient décidé d'acquérir un bien en Bretagne, la présence d'un vaste jardin était le seul critère sur lequel ils n'auraient pu faire de concessions. La Bretagne... une seconde patrie pour eux. Il ne comptait plus les étés qu'ils avaient passés dans des chambres d'hôtel ou dans des maisons louées à la semaine, de Saint-Malo à la Côte de Granit rose, ou de Quimper à Quiberon. Mathilde aurait aimé habiter une de ces maisons à façade blanche donnant sur l'Aven – après une vie entière à Paris, elle avait besoin de « voir de l'eau » –, mais le hasard les avait conduits ailleurs.

À la fin des années 2000, lors d'une incursion à l'intérieur des terres, sur la route menant aux Montagnes Noires, ils avaient remarqué une pancarte « À VENDRE » accrochée à un arbre à l'entrée d'un chemin vicinal. L'intuition, la curiosité... Ils ne savaient pas ce

qui les avait poussés à le remonter. Ils cherchaient déjà à l'époque une résidence dans la région, mais ils n'auraient pas pensé l'acheter si loin de la mer. Derrière une barrière de bois vermoulue, ils avaient vu la vieille longère délabrée émerger lentement entre les arbres. Les murs de pierre du pays, les volets bleus délavés par les ans, le toit biscornu... le tout noyé dans un paradis de verdure. « C'est là », avait-il pensé. François avait eu l'impression d'être un enfant qui vient de découvrir au fond d'un bois la cabane de ses rêves. Ils n'avaient prononcé aucune parole. Le simple regard qu'ils avaient échangé remplaçait n'importe quel discours.

L'après-midi même, ils poussaient la porte de l'agence immobilière indiquée sur le panneau. La propriété était en vente depuis longtemps. Tout était à refaire et la plupart des visiteurs s'étaient découragés à cause des travaux à entreprendre. Le prix était négociable. La première visite avait suffi à les convaincre. Les travaux avaient duré plus d'un an. Régulièrement, ils regagnaient le lieu-dit de Keran pour en suivre les avancées : la bâtisse délabrée s'était peu à peu transformée en une maison du terroir qui n'aurait pas démerité sur une carte postale. Cette maison de vacances, ils avaient toujours pensé s'y retirer pour leur retraite. Ils ne savaient pas que cela arriverait plus tôt que prévu.

Lorsqu'il se gara, Mathilde était sur le pas de la porte, une tasse à la main – sans doute l'une des étranges décoctions qu'elle confectionnait à partir des plantes du jardin.

– Tout s'est bien passé ?

L'intonation ne trompait pas. Mathilde arborait un air insouciant, mais François était certain qu'elle l'attendait là depuis un bon moment, guettant la voiture qui surgirait au bout de l'allée et ferait taire ses inquiétudes. Depuis son accident, elle le couvait comme un enfant et leur vie isolée à la campagne n'avait pas arrangé les choses.

Son « accident »... Un AVC rapidement pris en charge qui l'avait obligé à quitter Paris pour passer quelques mois de convalescence

dans sa résidence secondaire. Telle était du moins la version bien rodée qu'ils servaient aux gens du coin pour justifier leur présence prolongée et inhabituelle près de Quimperlé. Les Vasseur n'avaient ni famille ni véritables amis dans la région, simplement des connaissances. Aussi pouvaient-ils bien se permettre une entorse à la vérité.

En théorie – François Vasseur n'en doutait pas –, la vérité est toujours préférable au mensonge. Mais elle a l'inconvénient de vous exposer plus que nécessaire au regard de quasi-inconnus. Que craignait-il le plus ? De susciter une curiosité morbide ? De lire dans l'œil de ses interlocuteurs une pitié dérangeante ? De devoir expliquer en quelques phrases une expérience traumatisante, comme l'on souhaiterait trente fois la bonne année à ses collègues de travail ? Son mensonge était calculé : il y avait peu de risque que quiconque établisse un lien entre la convalescence d'un honorable professeur d'université et un événement qui avait plongé la France dans la psychose huit mois plus tôt.

- Il y avait du monde en ville ?
- Un peu plus que d'habitude.
- Le temps, sans doute... Les gens profitent du soleil.
- Sans doute, oui.

Ils entrèrent. Comme d'habitude, le salon était parfaitement rangé. Pas un papier ni même un magazine traînant sur la table ou le canapé. Sur le linteau de la cheminée, François remarqua un bouquet de tulipes roses, les premières de la saison, que Mathilde avait dû cueillir en son absence. Elle avait toujours aimé les fleurs. Sa roseraie à l'arrière de la maison ne manquait d'ailleurs pas d'impressionner leurs rares visiteurs.

- Le déjeuner sera prêt dans une demi-heure.

Mathilde tenait à ce qu'ils passent à table à heure fixe. Elle avait trouvé dans ce rituel des repères rassurants.

- Tu cherches quelque chose ? demanda-t-elle en le voyant fureter près du canapé.
- Tu n'aurais pas vu cet article que je lisais hier soir ?

Mathilde ouvrit le volet du secrétaire à dos-d'âne près de l'entrée.

– Je l’ai rangé là.

Elle jeta un coup d’œil rapide au manuscrit.

– «Le rôle de la numismatique romaine à la fin de l’époque tétrarchique». Ça a l’air alléchant.

– Si tu savais...

Depuis sa retraite temporaire mais forcée, François croulait sous les travaux que ses estimés confrères du département d’histoire avaient la bonté de lui faire parvenir. Il n’était pas dupe : un parfum de compassion accompagnait ces courriers – une manière de lui faire comprendre qu’on ne l’oubliait pas et qu’il ne faisait aucun doute qu’il retrouverait très vite sa chaire à l’université. Alors François faisait semblant. Il feuilletait, annotait, amendait, rédigeait quelques remarques suffisamment pertinentes pour qu’on l’imagine sur la voie de la guérison. Il était tellement plus simple de se conformer à l’image qu’on attendait de lui.

– Je crois que je vais aller un moment dehors pour lire.

– Très bien. Je viendrai te chercher quand ce sera prêt.

François s’installa sur une chaise longue dans le jardin détrempe. Le ciel était parfaitement dégagé, l’air frais mais revigorant. Il ne se souvenait même plus de la dernière fois où il avait pu s’allonger dehors au soleil.

En marge du document, entre deux bâillements, il prit quelques notes au crayon avant de piquer du nez. Il sentait les rayons d’hiver le réchauffer tandis qu’une brise à peine perceptible caressait ses cheveux. Il somnola moins de dix minutes avant d’entendre un pas sur l’allée de gravier.

– Pour vous.

François ouvrit les yeux.

Il se tenait face à lui et faisait écran aux rayons du soleil : Le Bris, leur plus proche voisin. Un homme de petite taille, le corps noueux malgré ses 70 ans bien tassés, le visage buriné fendu par un nez droit et étroit qui saillait comme le rostre d’un navire. Il portait une combinaison de travail à glissière élimée et trop grande pour lui,

salie en plusieurs endroits. À l'évidence, il venait directement des champs.

François essaya de refaire rapidement surface. Le Bris lui tendait une lettre qu'il serrait fermement entre ses doigts jaunis.

– Encore une erreur du facteur ?

– Encore...

Il prit l'enveloppe. Une facture de téléphone. « François Vasseur ». Son nom y était parfaitement imprimé, tout comme son adresse. Il ne se passait pas quinze jours sans que leur courrier ne s'égaré dans la boîte aux lettres de leur voisin. Certes, une erreur humaine était possible, mais François soupçonnait le facteur de se faciliter la tâche en ne poussant pas jusqu'à leur maison, qui se trouvait au bout d'un chemin cabossé.

Dès qu'il prit appui sur l'accoudoir du fauteuil pour se lever, Le Bris secoua la tête en levant une main :

– Bougez pas. J'ai pas le temps de rester. Faut que j'retourne aider le *pennhêr*.

François s'agaçait régulièrement des mots de breton dont il parsemait ses phrases. Le *pennhêr*... son fils unique.

– Vous ne voulez pas prendre un verre ? Mathilde prépare le déjeuner et...

L'autre le coupa un peu sèchement :

– Pas cette fois.

– Merci, en tout cas. Il ne fallait pas vous embêter. Vous n'aviez qu'à appeler, nous serions passés...

– Je n'aime pas trop le téléphone. J'ai préféré marcher.

La ferme de Le Bris ne devait pas se trouver à plus de cinq cents mètres à vol d'oiseau. L'agriculteur n'avait qu'à traverser un champ pour se rendre à pied dans leur propriété.

– Désolé pour le dérangement.

– Pas votre faute... J'y vais.

Au lieu de partir, Le Bris demeura immobile, observant François de son regard bleu perçant qui le mit un peu mal à l'aise. Objectivement, malgré ses airs renfrognés, Le Bris lui avait toujours

rendu service et il n'avait jamais eu à se plaindre de son voisinage. Pourtant, il était rarement serein en sa présence. Il s'était toujours imaginé que cet homme de la terre, ce paysan de plus de quinze ans son aîné qui continuait à travailler à la ferme, regardait l'« intellectuel » qu'il était avec un certain mépris.

Comme il ne bougeait toujours pas, François sortit le premier poncif qui lui passait par la tête :

– Une belle journée en tout cas ! J'en profitais pour prendre un peu l'air...

Pourquoi avait-il l'impression de s'excuser de jouir de son propre jardin ? Le Bris leva les yeux en ajustant sa casquette.

– Ma mère disait toujours : « Attendez la nuit pour dire que le jour a été beau. »

Sur cet adage, il leva la main, tourna les talons et s'éloigna en ajoutant :

– Prenez soin de vous.

François vérifia ses messages sur l'ordinateur. Entre une promesse de diminution d'impôts et une offre pour un téléphone mobile, un mail attira immédiatement son attention. Il remarqua que Mathilde ne l'avait pas ouvert alors même que tous les autres étaient marqués comme « lus ». Il cliqua sur le nom de l'expéditeur. S'afficha sur l'écran un ensemble de messages échangés sur plus de trois mois. Il parcourut le dernier en diagonale, sans s'attarder sur les formules qu'il connaissait déjà par cœur. Il n'alla pas au bout de sa lecture et ferma la messagerie.

– Qu'est-ce qu'il voulait ?

Mathilde était en train de mettre le couvert sur la table de la cuisine. Elle avait toujours eu le fâcheux défaut de juger les gens au premier coup d'œil. Aucun acte ni aucune parole ne semblait ensuite pouvoir contrebalancer l'impression générale que lui avait faite une personne. Elle n'aimait pas beaucoup Le Bris et s'accommodait mal de ses trop longs silences et de ses manières renfrognées.

– Un problème de courrier.

- Ça devient une habitude ! Combien de fois ce mois-ci ?
- Deux fois, je crois. Trois avec aujourd’hui.
- Et dire que le facteur a eu le culot de venir nous proposer ses calendriers à Noël...

Il ouvrit le placard où étaient rangés les verres.

- J’irai à la poste demain pour essayer de régler le problème. C’est vrai que ça devient énervant à la fin.

Il avait prononcé cette phrase avec conviction, alors qu’il se moquait comme de l’an 40 de cette histoire de courrier.

- Tu ne l’as pas invité à entrer ?
- Tu sais bien comment il est : aussitôt arrivé, aussitôt parti.
- Je me demande pourquoi il prend la peine de venir te donner le courrier en mains propres si ce n’est même pas pour discuter un moment.
- Ça lui donne l’occasion de voir du monde. Coincé toute la journée avec son fils et sa belle-fille...

– J’aurais plutôt tendance à les plaindre eux !

Si Le Bris continuait de travailler, il avait passé les rênes de l’exploitation à son fils : quinze hectares de terres céréalières, des activités agro-touristiques, deux gîtes. Leur voisin était l’archétype de l’agriculteur à la tête d’une petite fortune foncière qui vivait néanmoins de façon chiche – « rustre », aurait dit Mathilde –, une force de la nature que le travail pourrait maintenir en vie pendant encore vingt ans. Travaillez, prenez de la peine... Pour rien au monde son fils ou lui n’auraient vendu leur exploitation pour aller couler des jours paisibles au soleil.

François s’approcha de Mathilde et lui enserra la taille pendant qu’elle posait sur la table une salade de farfalle et de poulet au vinaigre balsamique. Il passa sa tête par-dessus son épaule.

- Ça a l’air délicieux.
- Merci.

Il aurait voulu s’attarder un moment, mais Mathilde lui tapota l’avant-bras pour se dégager de son étreinte. François n’insista pas et alla s’asseoir.